

Zeitschrift: Le pays du dimanche
Herausgeber: Le pays du dimanche
Band: 4 (1901)
Heft: 174

Artikel: L'hygiène dans les églises
Autor: [s.n.]
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-285367>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 14.01.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

montré, et ils m'ont enfin laissé tranquille : sans cela, ils m'auraient peut-être attaché à la queue d'un de leurs chevaux et m'auraient conduit à la ville en prison.

Le 19 mars les garçons de Courfaivre ont été déclarés en état d'émigration.

Le 12 mars on a remis à tous les corps de garde un état par commune, de tous les garçons qui se sont soustraits à la réquisition, avec ordre d'arrêter tout jeune homme qui passera afin de vérifier s'il figure sur les listes. Dans l'affirmative on devra le saisir. Il y a dans chaque corps de garde un modèle de passeport, car tous les passeports doivent être aujourd'hui faits sur ce modèle.

(A suivre.)

PAPA PIERROT

Quatre heures et demie du matin... Dans le salon magiquement décoré, où l'on a dansé toute la nuit, la fête tire à sa fin. Par le travers de l'atmosphère alourdie et saturée de parfums, flotte doucement un trop-plein de plaisir ; des bougies roses et transparentes effleurent de leur vacillante flamme les bobèches cristallines des lustres ; éteints, les musiciens de l'orchestre continuent bien à moudre leurs airs, mais machinalement, en vertu de la vitesse acquise, sans conviction ; les valseurs les plus intrépides s'arrêtent, couple à couple ; et eux, ils tournent toujours...

Ils sont, tous deux, si beaux !... C'est la jeunesse et le charme, unis dans un sourire... Sur leurs pas, se répand un parfum exquis de grâce et de bonheur ; leur seule présence avive d'un reflet très doux les plus calmes choses ; aussi on les invite partout, et eux, bons princes, ils se laissent fêter, prêts toujours à semer, prodigues adorés, les effluves enivrants de leur joie...

Mais enfin, à force de redire : « Pas encore !... il est trop tôt !... plus qu'un tour !... » il faut pourtant se décider à partir. Ils montent tous les deux dans leur coupé, et, frileusement enveloppés de fourrures, se laissent emporter doucement par la course rapide de leurs trotteurs.

Déjà fini, ce bal costumé dont l'idée féérique hantait depuis plusieurs mois leur imagination !... Que de fois ils y avaient songé, l'un et l'autre, épuisant par avance la coupe délicieuse du plaisir et du triomphe !... Et que de fois aussi, réunis en grave conseil, ils avaient délibéré pour arriver à rendre le plaisir plus intense et le triomphe plus éclatant !... Que de plans arrêtés, puis défaits !... de livres feuilletés

dues devant la beauté du décor. C'était dans le ciel bleu de Judée, l'étoile mystérieuse conduisant les rois Mages, et s'arrêtant devant la grotte de Bethléem. Déjà les bergers, appelés par la voix des Anges, se tenaient prosternés devant l'Enfant-Dieu. Ce tableau vivant était parfait de poésie. Dans le grand silence, l'orgue lançait ses accords, le Gloire à Dieu au plus haut des cieux ; puis, graduellement, les puissants accords s'éteignirent, s'effacèrent, pour ne plus que doucement soutenir l'envolée des voix. C'était une succession de chants graves et calmes, d'une ineffable suavité.

L'auditoire était charmé ; il était composé de mondains blasés, mais ces spectateurs, si difficiles à entraîner, suivaient, pourtant le cœur palpitant, toutes ces poétiques scènes bibliques, qui se succédaient sous leurs yeux. Après l'a-

vec attention, puis fiévreusement fermés !... Ah ! ce n'est pas toujours amusant, quand on veut s'amuser !...

Enfin, ils avaient fixé leur choix... oh ! en grand secret !... elle s'était composée une toilette de marquise Pompadour, toute en velours et brocart... Les vieux cartons des aïeules où elle avait fourragé lui avaient livré des dentelles arachnéennes ; et à la voir se dresser ainsi, pimpante d'opulence vraie, on se prenait à rêver toute une cour royale défilant, raffinée et sautillante, dans les galeries resplendissantes de Versailles.

Lui ?... mon Dieu, il s'était tout simplement costumé en pierrot...

Eh oui !... que voulez-vous ?... des marquis à jabot empesé et des vidames à épée de nacre, il y en aurait toujours assez... Mais un bon pierrot, un frétilant pierrot, un pierrot narquois et taquin, cela réussit toujours !...

Et, réellement, cette fois, cela avait réussi plus que jamais !...

Figurez-vous, en effet, le classique costume blanc et ample, les manches longues, la blouse tombante, les boutons rouges et larges comme des soucoupes, le bonnet pointu, enfin ; le tout, fourni par Wink, l'artiste incomparable de l'avenue de l'Opéra.

Mais surtout, ce qui était inénarrable, c'était cette figure enfarinée et falote, ces yeux pétillants, ces lèvres blêmes et habiles à décocher la saillie mordante et spirituelle... A son apparition, un murmure flateur s'était élevé parmi les invités, et tandis que la marquise Pompadour se lançait dans le tourbillon de la valse, lui, il s'était amusé à pierrotter de groupe en groupe, un murmure effronté et charmant, bequetaient polkas et sourires, attiré par les uns, houspillé par les autres, désarmant tout le monde par sa veine flûtée et ses répliques impayables.

Incontestablement, c'avait été lui, le vrai... Un choc subit le tira de ses réflexions ; la voiture venait de s'arrêter devant sa porte ; ils étaient arrivés.

Quand ils entrèrent dans leur chambre, un feu clair et joyeux flambait. Ils se débarrassèrent de leurs pelisses, et se préparèrent à quitter leur costume.

— Et bébé ?... dit-elle en se dirigeant vers un berceau soyeux caché à l'ombre de leur grand lit.

— Est-ce qu'il dort ? questionna-t-il.

— S'il dort ?... il le demande, au lieu de venir lui-même !... Méchant papa, qui ne se dérangeait pas pour voir son fils !... Tiens, regarde !...

Dans la couchette en osier doré, Bébé dormait avec toute l'énergie de ses trois ans ; et

doration des bergers, c'était l'or, l'encens et la myrrhe offerts par les rois Mages, apparus drapés en de riches costumes orientaux. Quand le rideau tomba pour la première fois ; les hôtesses du riche banquier se regardaient surpris, comme s'ils venaient de visiter un pays enchanté.

Qui donc avait composé ce chef-d'œuvre ? On était impatient de l'apprendre. On était encore sous le coup de l'émotion première ; puis, tout à coup, à la lumière éclatante des lustres et des candélabres, soudainement rallumés par la simple pression d'un bouton électrique, on put voir à quel point les belles élégantes étaient émuës ! Alba était prête à répandre des larmes. Plus que tous les autres, elle subissait l'enchantement de la musique, cette étrange sensation immatérielle, légère, presque ailée, qui

c'était plaisir de voir sa frêle poitrine soulevée légèrement à chaque respiration, et ses petits poings fermés dans une crispation voluptueuse, et les folles mèches blondes, répandues sur l'oreiller brodé...

Déjà la marquise Pompadour avait embrassé le chérubin rose et jofflu, embrassé comme le savent faire les mères, à pleines lèvres...

— Et toi ?... fit-elle en se relevant.

Le pierrot se courba à son tour, mais il avait compté sans le grand chapeau pointu, qui tomba sur l'enfant et le réveilla en sursaut. Terrifié par cette apparition blanche et fantastique qui, brusquement le tirait de son rêve, le pauvre petit ouvrit des yeux démesurés et effrayamment fous... Un rire nerveux et rauque secoua tout son corps : il se dressa, le visage contracté, en proie à une épouvante sans nom, et les lueurs sombres qui passaient au fond de son regard étaient si étranges qu'ils eurent peur...

— Mais c'est papa, mon chéri... s'écria-t-elle, devinant que quelque chose d'affreux allait peut-être se passer.

— Mais oui... ajouta-t-il, c'est le papa à Bébé... qui s'est habillé en pierrot...

— Papa... pierrot... balbutia l'enfant, en promenant de l'un à l'autre ses yeux égarés ; puis il eut un geste saccadé pour repousser la vision fatale, et la crise convulsive, atroce et terrifiante, commença...

Quand le docteur, quelques heures plus tard, quitta le berceau où, brisée et pantelante, reposait une nouvelle victime des mondaines coutumes, il s'approcha d'un pauvre petit pierrot et d'une pauvre petite marquise Pompadour qui, affaîssés côte à côte, la tête dans leurs mains, pleuraient toutes les larmes de leurs yeux, et il se contenta de leur dire :

« Si vous voulez le tuer tout à fait, vous n'avez qu'à recommencer !... »

Docteur, je vous jure qu'ils ne recommenceront jamais !...

L'hygiène dans les églises

La paroisse de Porrentruy vient de s'occuper de l'éclairage de son église, en étudiant le mode très recommandé de l'acétylène. Mais un peu d'hygiène ne serait pas de trop non plus ! car on remarque généralement qu'on ne prend pas assez garde que les églises sont fréquentées par de nombreux fidèles et que la ventilation est loin d'y être parfaite. M. Paul Remlinger, dans la *Revue d'hygiène*, a appelé l'attention

enlève si doucement au-dessus de la terre. Elle n'aurait pu dire ce qui se passait en elle : ces chants lui rappelaient comme un vague souvenir. Peu à peu les formes de ses idées devenaient plus ondulantes, plus lointaines !... Alors qu'elle n'était qu'une toute jeune fille, presque une enfant, elle avait entendu un chant analogue à celui qui, en ce moment, frappait son oreille. Elle se rappelait... Ce n'était pas les mêmes paroles ; mais le même rythme ; la phrase musicale commencée s'achevait dans son esprit avant que les chanteurs ne l'eussent terminée. Oh ! comme il chantait, dans son cœur, ce doux air, qu'un ami d'enfance avait composé pour elle... Les paroles lui revenaient.

« N'êtes-vous pas l'espérance de mon cœur ? Doux présent, pourquoi devenir le passé. »

(La suite prochainement.)

sur les dangers qui peuvent en résulter pour la propagation des maladies infectieuses, et en particulier de la tuberculose. Il ne faudrait pas croire que la question soit absolument neuve. On s'en est déjà préoccupé, et M. Remlenger cite avec raison une circulaire de l'évêque de Reggio en réponse à une demande d'un comité local. L'évêque a très bien rappelé à tous les curés de son diocèse que le but de l'Eglise est de procurer à ses enfants, non seulement le salut des âmes, mais encore le bien-être temporel... « Le plus grand des biens temporels dont l'homme puisse jouir sur la terre, dit ce prélat est la santé physique et la conservation de la vie. Il faut donc user de toutes les mesures de l'hygiène pour se préserver des infirmités du corps. Le divin Maître a passé sur la terre en faisant le bien à tous, et en rendant la santé à ceux qui l'avaient perdue, *pertransiit benefaciendo et sanando omnes*. » L'évêque de Reggio formule ensuite très clairement les pratiques hygiéniques à adopter dans les églises. En voici le résumé :

1° Dans toutes les églises, après les jours de fête et les agglomérations extraordinaires, on doit procéder à la désinfection du dallage au moyen de la sciure de bois humectée avec une solution de sublimé corrosif à 1 pour 1.000. En temps ordinaire, on ne procédera au balayage habituel qu'après avoir arrosé le pavage, afin de ne pas soulever de poussière.

2° Chaque semaine, et même plus souvent, on enlèvera la poussière des bancs et confessionnaux avec une éponge ou un linge humecté d'eau ; et on lavera les grilles des confessionnaux avec de la lessive, et on les polira.

3° Les bénitiers doivent être vidés chaque semaine, puis lavés avec de la lessive bouillante ou avec une solution de sublimé à 1 pour 1.000, et rincés ensuite avec de l'eau.

Il serait bon de mettre partout en pratique les très sages recommandations du savant évêque de Reggio.

Curiosités Horlogères

On cite parmi ces curiosités une pendule qui est due au talent de M. Palis, horloger à Bordeaux.

L'ingéniosité de son hauteur ne va sans doute pas jusqu'à prouver la possibilité du mouvement perpétuel, mais elle permet de concevoir ce que nous pouvons appeler le mouvement continu. Voici la description qu'en donne le *Moniteur de la Bijouterie et de l'Horlogerie* :

En effet cette pendule, une fois en marche n'a plus besoin d'être remontée, la force qui détermine son mouvement n'est ni la détente d'un ressort, ni l'intervention d'une puissance motrice à déperdition comme la vapeur ou l'électricité. M. Palis s'est servi pour faire marcher son horloge du pouvoir magnétique permanent de pièces en fer. On sait que deux morceaux de métal constituant deux pôles magnétiques de même nom se repoussent. Rien de plus simple : cette action répulsive est constante, il n'y a aucune déperdition de force ; elle est comparable à un jet d'air ou de vapeur comprimée qui serait produit sans qu'il n'y ait jamais de perte. Cette comparaison n'est qu'une assimilation, car l'action répulsive d'un aimant sur un autre n'est accompagnée d'aucun mouvement de particules.

Ce principe une fois admis, il ne s'agissait plus que de trouver la machine qui le met en application.

Un grand cercle est muni d'une série de pe-

tites pièces métalliques coudées en angle droit et articulées. Le bras le plus long de chacune de ces pièces est terminé par une masse pesante ; quant au petit bras du levier, il sera aimanté négativement, supposons. Supposons aussi que ce petit bras trouve une pièce de fer également aimantée négativement, il sera repoussé ; le long bras du levier se redressera instantanément. Or, comme tout le système est en mouvement dans le même sens que les aiguilles d'une montre, le long bras aura vite dépassé la verticale et la petite masse agira de façon à favoriser le mouvement de rotation.

Tout le secret du mouvement est là. Produire le redressement successif des tiges de façon à éloigner les masses du centre du cercle et produire ainsi la marche du système. On conçoit qu'une fois la pendule en mouvement, il n'y a aucune raison pour qu'elle s'arrête, tant que l'alimentation des pièces sera conservée, la répulsion se produira et la mécanique marchera.

Elle a, d'ailleurs, donné des preuves de sa bonne marche en fonctionnant plusieurs mois sans s'arrêter.

Un système d'embrayage quelconque permet aux aiguilles de la pendule de marquer l'heure ; il va sans dire que l'appareil est muni d'un balancier et d'un régulateur.

LETTRE PATOISE

Dà lai Côte de mai.

In étudiant qu'aivay fain ai peu soi, sain le sou dain sai baigatte, entré in bé djos de tchâ-tan dain in cabaret voû ay demandé ay boire ai peu ay maindie. En maindiegeint, se pensé-té, i veu bin imâdginay in truc po me sâvya sain payie. Le cabaretie était un de ces cabareties de vladige qu'aint bin seivent pu d'echepit âto de lai tête que dedains ; l'étudiant ne feupe longtemps sain le remairtiay. Ay l'eufré in vare en si cabaretie que ne refusépe. Le djnene étudiant raiconté que son père était de lai Bourgogne, propriétaire de vaingnes, aipeu que lu, son fé unique, se cognéchay parfaitement en lai manipulation des vins. Le cabaretie, qu'airay aimay aigueurchie in secret ou l'âtre po diain-gnie daivaintaidge, invité l'étudiant ay visitay sai tiaive po faire quéque essai, po prouvay qu'ay diay bin lai voirtay.

Le djnene hanne ne demanday que çoli. Tiaïn ay fennent en lai tiaive, l'étudiant poi-ché in bossa aivo in vilebeurtiïn ai peu dié à cabartie : Botay voté doigt à petchu po que le vin ne couleuche feu, i iay léchie tchu lai tâte les poudres qu'ay me, fâ po mon expérience. Vos comprante que le farçou paitché et que le cabartie ne lé djneais revu. Si raiconte cie farce, ce n'ape à moins po indiquay es étudiants comme ay fâ s'en tirie tiaïn an n'ompe de sous. Ce n'ape dinche qu'ay fâ faire : i vos le diray enne âtre fois.

Stu que n'ape de bôs.

Bibliographie

Quo vadis ? *Un roman sous Néron*, par Henri SIENKIEWICZ. Traduit du polonais par la baronne de Baulny, née Rouher. Edition richement illustrée contenant 17 gravures originales, trois vues, deux cartes et deux plans détaillés de maisons parisiennes de l'époque. — 1 vol. de 784 pages.

Le nom de Sienkiewicz a fait autour du monde une marche triomphale. *Quo vadis* a été, aussitôt après son apparition, traduit en cinq langues, et à l'heure actuelle, il se trouve reproduit en vingt-quatre langues différentes.

La présente traduction est due à la baronne de Baulny, née Rouher, qui a la première traduit en français des fragments de *Quo vadis* ; fragments qui ont paru dans le *Correspondant* des 25 décembre 1896, 15 et 25 janvier 1897. C'est la seule édition illustrée qui existe en langue française. — Cette édition des établissements Benziger et C^{ie} se distingue autant par les beautés du style, que la baronne de Baulny a su conserver à sa traduction, que par les belles gravures qu'elle contient.

On nous entendra si nous ajoutons que la lecture de *Quo vadis* ne doit être conseillée à la jeunesse ou autorisée qu'avec circonspection.

Nous avons reçu le dernier numéro de *La Suisse Sportive*, transformée en revue illustrée que tous les sportsmen de notre pays tiendront sans doute à lire et à conserver.

Par la multiplicité de ses illustrations, par l'intérêt et la variété de ses articles, *La Suisse Sportive* constitue enfin un organe sportif digne de notre pays. C'est une lacune qui restait à combler ; c'est chose faite aujourd'hui et d'une façon des plus heureuses.

Prix du numéro 20 centimes. — Abonnement 1 an : 5 fr. Administration : 6, rue du Commerce, Genève.

Ça et là

Fraude ingénieuse. — Une ancienne actrice parisienne, au cours de quatre voyages successifs entre les Etats-Unis et le Canada, a passé, en contrebande, pour plus de 400.000 francs de diamants. Les douaniers s'en doutaient ; ils la fouillaient minutieusement et ne trouvaient rien.

C'était bien simple pourtant. La dame était accompagné d'un chien qu'elle avait fait jeûner pendant deux jours ; puis elle lui avait donné de la viande contenant des diamants. L'animal, affamé, s'était jeté dessus et avait avalé le tout. Arrivée à destination, l'actrice éventrait la bête, en retirait les pierreries, et le tour était joué.

La dernière fois, elle avait pour compagnon un caniche noir. Au cours du voyage, le chien mourut. Une inspecteur des douanes fit procéder à l'autopsie de l'animal, qui avait l'estomac plein de diamants.

Le crime d'un ventriloque. — Ces jours derniers aurait été arrêté à Vienne (Autriche) un M. Vogl, agent de change, inculpé d'avoir empoisonné un vieil avaré millionnaire, nommé Taubin, et d'avoir accaparé sa fortune de la façon suivante : La victime aurait été morte depuis longtemps quand le prévenu amena auprès de son lit un avocat et un clerc, mandés comme témoins. Ceux-ci auraient entendu ces paroles qui paraissent prononcées par Taubin : « Je lègue tous mes biens à Vogl. » Or, ce dernier, étant ventriloque, aurait prononcé les mots qui lui léguaient une fortune.

Un duel en wagon. — Deux colonels du Kentucky, duellistes bien connus, se rencon-